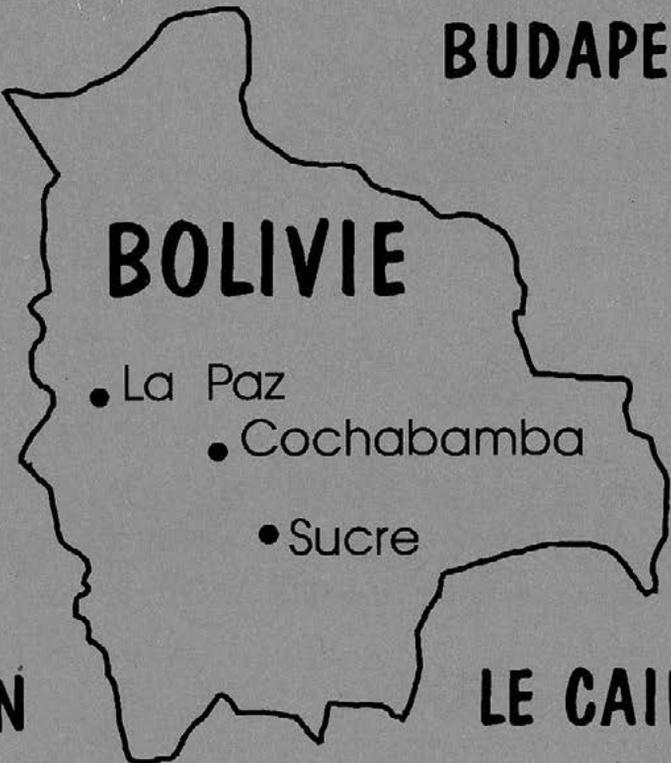


FEMMES ET HOMMES EN EGLISE

RIO

BUDAPEST



BOLIVIE

• La Paz

• Cochabamba

• Sucre

PEKIN

LE CAIRE

BULLETIN INTERNATIONAL Trimestriel **60**
Décembre 1994

SOMMAIRE

FEMMES ET HOMMES EN ÉGLISE

68, rue de Babylone 75007 Paris

☎ : 47 05 76 99

Bulletin international

Dossier : De Rio à Pékin

Etre femme indienne et survivre en Bolivie
par Marie-France Franqueville 3

Rio, Le Caire, Pékin
par Gabriel Marc 13

Actualités

4^e assemblée du FOFCE, Budapest 19-26 août 1994
par Marie-Thérèse van Lunen Chenu 17

Écumenisme : messe du 16 octobre 1994
par Alice Gombault et Evelyne Carrez 21

Guy Luszénszky

Témoignages *de D. Singles, Y. Grellier, B. Besret* 27

France - Appel du groupe « Ministères » 31

Le magistère au masculin (suite) 36

Avez vous lu ? 38

Ont contribué à la réalisation de ce bulletin en dehors des signataires des articles :
F. Ancelin, D. Boyer, H. Charrier, B. et Ph. Crestois, J. Paton, M.C. Ramel.

Ce numéro
35 FF

ABONNEMENTS 1994 (partant de janvier)
France 140 F, Europe 155 FF, Autres pays 180 FF
A verser à : FHE, 68, rue de Babylone - 75007 PARIS
CCP : 161225 A PARIS

Directeur de Publication : Jean-Pierre Leconte - Commission Paritaire n° 63-173
Réalisation : Imprimerie Orcades 12 rue des Carmélites 86000 POITIERS
Dépôt légal : 4^e trimestre 1994

Lajja

La honte

Honte de la désinvolture, on pourrait aussi penser à la goujaterie, des autorités françaises, en octobre, à l'égard de Taslima Nasreen. Deux poids deux mesures entre deux sexes, Salman Rushdie et Taslima Nasreen ?

Honte de l'indifférence et de la terrible banalisation de la violence. Que de films, feuilletons et téléfilms pour faire de l'audience et de l'audimat !

Honte de la corruption bonne à toutes les justifications de domination.

Honte de l'ironie qui la stigmatise là-bas (les pays africains — bonjour le racisme au passage —) et de la superbe qui n'en fait que des bavures ici.

Honte des explications de la raison économique pour exclure, licencier, marginaliser et continuer à produire la pauvreté.

Honte des médailles olympiques à tout prix, avortement à la clé.

Honte de la discrimination des sexes au coeur des systèmes religieux, le système du catholicisme romain n'étant pas au second rang, loin de là. La majorité des femmes et une minorité d'hommes — et si c'était aussi une majorité ? — n'oublieront pas de si tôt la dernière conférence du Caire.

Tant d'autres hontes encore...

Honte tue.

Honte bue.

Honte qui tue, et qui sert parfois à justifier de tuer, voire de devoir tuer.

Honte qui réveille ?

Ouverture à de nouvelles paix ?

Nouvelles négociations pour d'autres contrats ?

Emergence de nouvelles solidarités ?

Jean-Pierre Leconte

60 Invitation au voyage. Prenez votre temps pour suivre Marie-France Franqueville sur les routes de Bolivie à la rencontre les femmes et des hommes qu'elle a longuement côtoyés. A la fois un long dépaysement et une étrange proximité quand le regard et la parole savent s'attarder et s'échanger.

Comment ira-t-on de Rio à Pékin, via Le Caire ? Gabriel Marc vous y convie. L'association *Femmes et Hommes en Eglise* entend bien tracer ses propres pas sur un tel itinéraire. Marie Thérèse van Lunen Chenu nous propose une bonne halte à Budapest.

Quel voyage a soudain entrepris le frère — s'il en est pour donner de la vérité et de la tendresse à ce titre, c'est/c'était bien lui — Guy Luzsénszky ? Aussitôt parti, déjà il manque. Ses amis ne le laissent pas partir comme cela !

Une pause œcuménique à la cathédrale américaine de Paris, c'était avec Judith Rose et Rosalie Hall... et une nombreuse assistance venue à la messe solennelle d'action de grâce, pour toutes les femmes ordonnées du Monde.

Etre femme indienne et survivre en Bolivie.

La Bolivie, que beaucoup de Français confondent avec la Colombie, est le pays le plus indien d'Amérique du Sud. On y compte en effet 40% de population considérée comme indienne à laquelle s'ajoutent 30% de métis, le reste des habitants étant principalement constitué de descendants d'Espagnols et de quelques migrants récents peu nombreux (Allemands, « Yougoslaves », Japonais etc.).

La ville la plus peuplée est encore celle de La Paz (suivie de près par Santa Cruz), siège du gouvernement, avec ses 700 000 habitants. Elle occupe un site fort impressionnant, cuvette creusée par l'érosion dans l'Altiplano et bordée par les hauts sommets de la Cordillère Royale. Le Lac Titicaca est à quelques 80 km de là. Depuis plusieurs années déjà, la population de la cuvette a « débordé », si l'on peut dire, et les migrants les plus récents ont construit sur le Haut Plateau une sorte de village immense, à 4000m d'altitude, ville jumelle maintenant autonome appelée « El Alto de La Paz », ville terriblement sous-équipée malgré ses 400 000 habitants.

A partir de 1986, c'est-à-dire depuis le moment de sa création et jusqu'à

ces derniers mois, j'ai participé aux activités d'un Centre éducatif intégral, le CEMSE « Centro Multiservicios Educativos », création de la Compagnie de Jésus localisée dans la partie ancienne de La Paz. Les objectifs principaux de ce Centre qui, fait remarquable, travaille uniquement dans le cadre de l'Enseignement Public, sont la promotion de l'égalité des chances pour les scolaires et la formation intégrale de tous. Il ne s'adresse donc pas uniquement aux élèves mais aussi aux maîtres et professeurs de cycles primaire et secondaire ainsi qu'aux parents et représentants de quartier. De la même manière, les activités ne sont pas seulement scolaires au sens strict, mais éducatives au sens large, sociales et sanitaires : le Centre comprend un dispensaire de Santé, un dispensaire social, un bureau de secours juridique, une cantine scolaire, etc.

L'année suivante je fus affectée essentiellement à l'équipe, chargée de soutenir les activités d'une Coopérative de Femmes dépendant du département psycho-social du CEMSE. Il s'agissait, au départ, des femmes dont les enfants avaient été détectés comme dénutris par le Dispensaire de Santé et

auxquelles on voulait donner les moyens de se procurer un revenu régulier, la principale ressource de dénutrition infantile étant la pauvreté des parents. Cela me permet un contact prolongé avec une trentaine de femmes qui tricotaient des pulls en alpaga, tandis que, pour des raisons de travail, j'en rencontrais encore beaucoup d'autres notamment dans des groupes de El Alto, ainsi que dans une communauté, au sud-ouest du Lac Titicaca, à Santiago de Machaca. Je pus aussi avoir plusieurs contacts avec une communauté de vallée, au nord-est du Lac.

Huit ans et demi de présence dans ce pays sont suffisants pour se rendre compte de la grande complexité de ce peuple en même temps que de sa richesse humaine et culturelle, et pour avoir quelque crainte à écrire sur un tel sujet : crainte de les trahir surtout, crainte de n'avoir pas tout compris et certitude d'ignorer encore beaucoup. Connaître vraiment les réalités des femmes dans cette région supposerait des études systématiques que d'ailleurs diverses institutions comme le « Centro de Promoción de la Mujer Gregoria Apaza » ont entreprises.

1 - Comment les femmes subissent la violence, en ville surtout.

Lorsque, voici quelques années, on parlait en Europe de libération de la femme, on sous-entendait souvent que celle-ci devait se libérer de l'homme, ou si l'on veut du machisme. Celui-ci existe-t-il en Bolivie ? Oui, certainement, mais où et de quelle manière ? et pour quelles raisons ?

Comme toutes les femmes du

monde, celles de Bolivie s'intéressent à leur condition de femme, à leur relation comme femme et comme mère dans le couple. Elles ont une immense « soif d'apprendre », autrement dit d'apprendre à lire et à écrire, d'améliorer leurs connaissances sur leur propre corps, par exemple, sur la santé, sur leurs droits en tant que femme et mère, et cela se manifeste partout où se développent des projets d'éducation bien faits, spécialement à la campagne où les femmes sont tellement démunies.

A cause de notre regard d'Occidentaux, ce qui nous frappe d'abord, c'est la souffrance des femmes, en ville spécialement, et on court le risque de se l'expliquer uniquement à travers nos schémas.

Il est bien vrai qu'en ville existe un taux important de foyers désunis et de femmes élevant seule un ou plusieurs enfants. La violence de l'homme contre la femme est incroyablement répandue. Il arrive même parfois que le milieu environnant tolère cette violence et amène la femme battue à se taire. Un certain nombre de femmes préfèrent se séparer de leur compagnon ou mari. D'autres hésitent à le faire comme cette Remedios qui estimait que ses enfants souffriraient plus de la séparation de leurs parents que du spectacle quotidien de la violence domestique. Comme on se l'imagine les hommes battent leurs femmes surtout quand ils ont bu. Or il boivent très facilement en ville, certainement plus fréquemment qu'à la campagne. Pourquoi cela ? Difficile de répondre ? Mais il est bien sûr qu'il est très malaisé de trouver un emploi en ville et que

l'homme sans doute s'adapte moins bien que sa compagne à cette nouvelle situation, ne trouvant plus son rôle dans le foyer, et se sentant donc inutile, alors que la femme s'ingéniera par tous les moyens à assurer la survie des siens.

On sait bien aussi que les petits garçons, en ville surtout ne sont pas soumis aux mêmes exigences que leurs soeurs qui doivent vaquer aux soins du ménage tandis que leurs frères sortent et jouent comme ils l'entendent. Ceci touche moins sans doute les familles de El Alto qui envoient facilement leurs petits garçons au travail !

Il existe aussi d'autres pratiques fort préoccupantes en ville, mais qui touchent sans doute moins les classes les plus pauvres que les classes moyennes et les riches, généralement créoles : il s'agit du « Viernes del Soltero » ou « vendredi du célibataire » qui autorise tout homme, célibataire ou marié, à sortir le vendredi soir à sa convenance et à faire tout ce qui lui plaît. On comprendra que cette coutume est souvent jugée, sans doute à juste titre, comme responsable de l'échec de beaucoup de couples.

A la campagne également existe parfois une certaine violence de l'homme contre la femme, mais on ne peut prétendre vouloir l'expliquer sans connaître à fond cette réalité.

Cependant, alors que la vie du pays est ponctuée de marches de protestation, il ne semble pas, même si l'on sent de plus en plus des réactions contre la coutume du « viernes del soltero », que l'on ait assisté à de telles manifestations de la part de la femme contre l'homme. Cela montre-t-il que

c'est le domaine où l'asservissement est le plus fort ou le plus caché ? et doit-on calquer nos schémas de libération sur la situation des femmes en Bolivie ? ou cela laisse-t-il penser que la relation femme-homme n'est pas le problème le plus crucial ? Cette question est plus qu'autre chose une hypothèse de travail et on ne peut non plus y répondre à la légère.

2 - Dans la culture aymara, le couple homme-femme réalise un certain équilibre et une certaine réciprocité : Chacun accomplit des tâches spécifiques.

Il n'est évidemment pas rare de voir des femmes dont le couple est le point d'appui de toute leur vie. Chacun a ses activités, mais homme et femme communiquent et se consultent. Ainsi Elena racontait-elle à ses compagnes comment elle emmenait son mari aux réunions de Planification Familiale et combien il fallait le faire pour qu'il sache lui aussi, et pour faciliter la discussion entre mari et femme. Car ici aussi, c'est bien en couple et en famille que l'on cherche normalement comment assurer la survie de tous en tentant de multiplier les activités qui rapportent quelque chose au foyer (El rostro femenino de la sobrevivencia. MARIA FERNANDA SOSTRES F. in *La necesidad tiene cara de mujer*. C.P.M.G.A., 1991. p. 171 et suivantes). Les couples aymaras, migrants récents de La Paz, apparaissent facilement ensemble dans la vie quotidienne, dans les fêtes ou dans les réunions.

La cosmovision traditionnelle du couple et de l'environnement est en-

core souvent présente. Dans le monde andin, l'univers n'est jamais neutre. Il est toujours organisé dans une structure Masculin-Féminin où l'unité englobe la complémentarité de l'un et de l'autre.

Avant que cet univers ne soit en grande partie désintégré par la colonisation des Espagnols puis, à partir de 1825, par les gouvernements de la République, le territoire des communautés s'étendait toujours à la fois sur une partie haute, altiplano ou tête de vallée (dit « Urcó » qui signifie masculin en aymara) et surtout une partie basse (dite « Uma » qui est féminin), ces termes se rapportant à différentes échelles : celle de toute la région andine comme celle des villages, dans un dualisme omniprésent (Th. Bouysse-Cassagne, p. 219). Les deux parties « Urcó » et « Uma » sont aussi nécessaires à la vie de la communauté que l'homme et la femme au groupe humain, la zone haute apportant les cultures d'altitude (pommes de terre, quinoa, oca, etc.) et la zone basse celle des vallées (maïs, coca, fruits).

La communauté est donc divisée en deux, le Haut et le Bas, mais comme pour signifier l'importance de la complémentarité, la partie haute est encore subdivisée de nouveau en Haut et Bas la partie basse également en Haut et Bas. Dans les faits, tout ceci est bien complexe et bien vivant. Des mariages sont conclus entre le Haut et le Bas et chaque partie possède des terres dans l'autre partie. L'une ne peut donc vivre sans l'autre, même si le conflit manifesté dans des combats rituels (« tinkus ») entre les deux parties est reconnu aussi comme une composante

réelle (et nécessaire ?) de cette complémentarité.

Cette organisation fut certainement, parmi les réalités andines, l'une de celles qui ont permis la survie des communautés même lors des désastres naturels fréquents (gelées, sécheresse ou inondations). On conçoit donc que, dans ce contexte, des rôles différents mais complémentaires toujours soient assurés par l'homme et la femme dans le foyer, même si tous deux participent aux travaux de champs dont certains d'ailleurs sont réalisés en communauté. Pour d'autres travaux, la femme seule intervient, par exemple, pour tisser sur le métier traditionnel. Le plus commun de ces métiers, extrêmement rustique, est fait de quatre pieux fichés au sol entre lesquels est tendue la chaîne. Il est installé en deux mouvements sur l'aire ou le patio contigu à l'habitation. Et dans ce métier, la femme tire, avec une habileté inimaginable pour nous, un tissu d'une très grande richesse esthétique. Parallèlement, depuis la colonisation, c'est l'homme principalement qui s'est adapté au métier à tisser importé par les Espagnols, métier de grande taille comme celui qu'utilisent les tisserands de chez nous et qui sert à fabriquer des couvertures, des châles et des ponchos. C'est l'homme également qui, dans la région du « Norte de Potosi », confectionne la robe de son épouse finement brodée et qui tricote ses propres bonnets traditionnels ornés de minuscules dessins.

Alors qu'en Occident la femme s'est sentie la plupart du temps humiliée par les tâches domestiques qui l'enferment dans ses quatre murs, et a

obtenu dans une grande mesure que les divers rôles à assurer dans le foyer soient interchangeables, en Bolivie existe encore un certain souci de respecter la spécificité des rôles de chacun. Ainsi ne voit-on guère, dans la ville de La Paz, d'hommes en train de vendre des vivres : cela est réservé aux femmes. Cette répartition est une chose naturelle dont on n'entend même pas parler ; il semble évident que les femmes préfèrent traiter ces choses de cuisine entre elles. Cependant les couples travaillent aussi ensemble dans maintes tâches communes, comme celle qui consiste à construire la maison. A cause de l'urbanisation, les choses ont naturellement tendance à évoluer. Ce qui frappe le plus dans cette évolution des rôles masculin-féminin, c'est que, on le verra plus loin, vivant davantage que l'homme l'urgence de nourrir ses enfants, la femme est amenée à accepter des tâches qu'aucune femme de chez nous ne ferait, telle le transport de lourdes pierres pour des travaux de voirie.

3 - C'est la femme qui supporte le plus le poids de la situation économique dont l'origine n'est pas seulement locale mais relève aussi de l'antagonisme pays riches-pays pauvres.

Ce qui occupe les esprits, n'est peut-être pas tant de savoir quel est celui, de l'homme ou de la femme, qui domine l'autre, sinon comment assurer la survie de tous dans un contexte de misère qu'on a peine à imaginer ici.

Cette pauvreté est facilement repé-

nable, ne serait-ce qu'en considérant le taux de mortalité infantile : 83 pour mille en 1991 selon la Banque mondiale, mais certainement beaucoup plus en réalité et surtout dans certaines poches de plus grande misère. Si toutes les naissances d'enfants ne sont pas déclarées à l'Etat Civil (et de loin !), comment leur décès le serait-il ? D'autre part, le taux global de dénutrition est près de 40% pour les enfants de moins de cinq ans.

L'Altiplano et les têtes de vallée ne bénéficient d'aucune politique agricole réelle de la part des gouvernants qui pensent l'économie en termes de rentabilité globale dans une visée extravertie, favorisant d'abord l'exportation (minerais, cultures de rente, etc...). les paysans oubliés migrent vers les villes, agrandies également des « relocalizados » (les licenciés des mines), spécialement depuis 1985, à cause de l'effondrement des prix de l'étain et du décret 21 060 qui fit entrer le pays dans les pratiques néolibérales. Depuis, la Bolivie est considérée comme le meilleur élève du FML.

En ville, les familles s'emploient par tous les moyens à lutter contre la misère en utilisant une stratégie bien connue dans ce pays, celle qui consiste d'une part à mettre au travail le maximum de membres du foyer : père, mère, autres parents habitant le foyer et les enfants, et d'autre part, à cumuler les emplois ou activités. Mais le système économique offre peu de possibilités. Ces dernières années, l'ouverture des frontières due à la politique néolibérale a déjà eu raison de plusieurs industries nationales. De fait, les hommes trouvent peu

d'emplois et les salaires sont de toute façon très bas. Conformément aux diktats du FMI, la plupart des salaires de la fonction publique — particulièrement ceux des maîtres de l'Education Nationale — ne permettent pas à une famille de vivre. L'économie informelle se développe et de fait retombe surtout sur la femme. Beaucoup d'hommes se découragent de ne pas trouver d'emploi, éprouvent le sentiment de perdre leur fonction dans la société comme dans leur foyer et sombrent dans l'alcoolisme. Mais il est bien difficile de comprendre pourquoi, dans de telles circonstances, l'homme semble plus désorienté que la femme, et pourquoi cette dernière semble mieux adaptée », si l'on peut dire, à cette situation pourtant très nouvelle pour elle.

Adaptée ? De toutes manières, que la femme agisse dans le cadre d'un noyau familial relativement uni et ayant résisté aux intempéries, ou qu'elle se soit retrouvée seule avec ses enfants, il lui faudra travailler durement. Ainsi, en plus des tâches domestiques, il n'est pas rare que, tout en tricotant, elle vende sur le trottoir, à une place fixe, quelques tas d'oranges ou quelques modestes bonbons et biscuits, ou des bibelots de toutes sortes, et qu'elle envoie encore un ou plusieurs de ses enfants récolter quelques sous comme cireur de chaussure, ou crieur de stations dans un minibus.

Julia travaille sans cesse, elle aussi confectionne des pulls pour les vendre mais elle déclare qu'elle ne tricote que la nuit ; le jour, elle n'a pas le temps car elle doit aider son mari qui est menuisier.

Candelaria (femme seule, avec trois jeunes enfants) tricote aussi la nuit, mais elle se lève à point d'heure pour préparer les chips qu'elle vendra ensuite... tout en tricotant.

Maria, récemment séparée de son mari, tente d'assumer au mieux les tâches domestiques et le suivi du travail scolaire de ses enfants et s'excuse donc de ne pas tricoter la nuit ? Vivant au fin fond de El Alto, elle n'a pas d'électricité et ne s'éclaire qu'avec la lampe à kérosène que d'ailleurs elle vend aussi, dans la journée, à tour de rôle avec sa mère.

Ainsi comprend-on pourquoi l'on parle souvent de la triple journée de la femme. Outre son travail de mère et de maîtresse de maison, elle cumule souvent deux activités distinctes. On ne s'étonnera pas non plus, en parcourant quelques rues où la vente informelle fleurit sur les trottoirs, de trouver bon nombre de femmes complètement assoupies.

Mais parfois, malgré un travail harassant, la femme n'arrive pas à joindre les deux bouts.

Elena a six enfants. Elle aussi appartient à la coopérative de tricots. Son foyer est bien représentatif de la famille aymara où tous collaborent et où est assurée une éducation fondée sur des valeurs traditionnelles de coopération, d'entraide et de dignité. Son mari travaille pour un faible salaire comme gardien dans un parking de voitures où la place est cher payée par l'automobiliste (où va donc l'argent ?). Elena est visiblement dénutrie, malade, mais elle répugne à voir le médecin (comment paierait-elle les médicaments ?). Epuisée, elle tricote maintenant beaucoup moins qu'autrefois,

donc rapporte moins d'argent à la maison, se sacrifie pour ses enfants en mangeant moins, s'épuise encore plus, etc...

Pour remédier à de telles situations, et dans la conjoncture de la grande sécheresse de 1982-83, ont été créés à la campagne et à la ville des « Clubs de Madres » (Clubs de Mères), regroupement de femmes où celles-ci reçoivent des aliments envoyés par les pays riches, spécialement les USA, dans le cadre de la loi PL 480, l'Europe participant dans une moindre mesure à ce programme de dons alimentaires, surtout par des envois de produits laitiers. Les femmes censées être les plus démunies se retrouvent là.

Les « Clubs de Madres », relèvent tous d'organismes comme Caritas Boliviana (qui a néanmoins cessé de distribuer des aliments depuis 1993) ou l'Eglise Adventiste. Ces institutions se chargent d'organiser la distribution et réunissent régulièrement les femmes (assistance obligatoire et contrôlée), les incitant à réaliser des travaux de tricot ou autres, généralement de piètre qualité, et dispensant quelque formation.

Ces « Clubs » sont une aubaine pour tout le monde : pour l'Occident qui écoule ses stocks et peut aussi, par la même occasion, créer de nouvelles habitudes alimentaires qui accentueront la dépendance économique du pays, pour certaines familles élargies qui s'infiltrèrent dans les organisations et ponctionnent leur part des aliments distribués, voire des cotisations des femmes, pour les Eglises qui diffusent leur parole et étendent leur pouvoir, pour les partis politiques qui trouvent

les femmes rassemblées en des lieux où elles sont systématiquement en état de dépendance, puisqu'elles sont là à cause de la faim et signeront facilement n'importe quel papier, sans avoir eu la moindre facilité de comprendre ce qu'elles signent ou son enjeu (la plupart des femmes lisent mal ou pas du tout).

Même si ces regroupements ont, dans certains cas exceptionnels permis un travail approfondi de formation dans le domaine de la santé, de la nutrition ou autre, le bilan en est plutôt négatif. Il faut évoquer la manière dont de nombreux inspecteurs de ces organisations contrôlent ces groupes, se font appeler « docteur » quelle que soit leur qualification arrivent avec plusieurs heures de retard sur le programme prévu ou ne viennent pas et ensuite bénissent ou maudissent les petits travaux des femmes en menaçant de supprimer les dons alimentaires si elles ne leur donnent pas plus de satisfaction. Bref, une oeuvre d'infantilisation et nullement de conscientisation.

Autre important canal de distribution de dons alimentaires aussi, le Programme « Alimentos por Trabajo » (Aliments par le Travail), uniquement réservé aux femmes (jeunes ou âgées, enceintes ou pas !), invitées à participer aux grands travaux de voirie urbaine : nettoyage quotidien de la voie publique, empiérement des ruelles de la ville de La Paz ou de El Alto, tout cela organisé par la Mairie, et à travers elle par le parti en place. Cette « bonne solution » est ce qui explique la propriété relative de la ville de La Paz. Elle évite aux municipalités d'embaucher

des salariés en leur fournissant une main-d'oeuvre gratuite, « rétribuée » par les dons des pays riches.

Mais, on l'aura compris, la libération de la femme est autre chose que la question de savoir qui fera la vaisselle à la maison, et à peine de savoir si son salaire est moindre que celui de l'homme, puisqu'il n'existe que fort peu d'emplois salariés dans une économie encore très agricole ou, en ville, majoritairement de type informel. Les femmes salariées sont en grande partie des domestiques, emploi où elles sont en grande majorité par rapport aux hommes. Evidemment ces employées de maison sont fort mal payées (quand elles le sont !) pour une longue journée de travail. Leur salaire équivaut dans certains cas à quelques cent boliviens, soit à cent vingt francs par mois environ. Autre exemple : dans certains cas, la main d'oeuvre (toujours féminine) du filage de la laine d'alpaga s'élève à quinze ou seize francs le kilo. Ceci permettra aux touristes que nous sommes souvent, d'acheter aisément sur place le pull-over en alpaga, « tout fait main », filé et tricoté, pour la somme de cent francs à peu près. Certains intermédiaires achètent les sacs du pull-over au poids !

Ce sombre tableau permet de comprendre que l'exploitation économique de la femme en Bolivie résulte à la fois de facteurs locaux et aussi de facteurs internationaux entremêlés, dans le cadre de l'opposition pays riches - pays pauvres, et dans l'incohérence de la production mondiale.

Cette oppression n'est pas seulement économique. Elle est sociale et culturelle. Les femmes sont sûrement

plus exploitées que les hommes surtout si elles sont indiennes. Le racisme renforce la domination sur la femme. Il existe bien des éléments de protection juridique et sociale des femmes, mais dans une société où la corruption existe à tous les niveaux de l'échelle sociale, les femmes sont les plus vulnérables. Il n'est nullement invraisemblable que, dans une même journée, une femme (surtout si elle élève seules ses enfants) ait à affronter l'abus du pouvoir d'une directrice ou d'un maître d'école, un vol de ses papiers ou de son argent, la situation d'un enfant malade (diarrhée grave ou maladie respiratoire), les tracasseries du propriétaire de l'unique pièce où elle vit et dont elle n'a pas réussi à payer le loyer, et enfin la violence du mari ou telle étape de démarches compliquées devant un avocat pour tenter de récupérer la pension que lui doit son ex-mari. Voici tout ce que peut vouloir dire la phrase laconique d'une femme qui n'a pas fait le travail attendu ou a manqué un rendez-vous : « J'ai eu des problèmes » !.

4 - Résistance et soumission. Comment les femmes réagissent à leur situation spécialement comme indiennes.

On pourrait penser que les femmes de ce pays sont écrasées et/ou assistées et que les « Clubs de Madres » ont eu raison de leur capacité à se libérer.

Il est en effet évident que la femme (comme l'enfant) est en danger constant, sans guère de protections effectives (« desamparadas »). On voit sou-

vent les femmes dans une attitude de passivité totale. On les voit manipulées dans certains groupes. On les voit se taire, incapables de prendre la parole (« calladas »). On voit aussi, dans la ville de La Paz, de plus en plus de femmes « installées » sur le trottoir comme nos « sans abri », en train de mendier avec leurs tout-petits, dans un manque d'hygiène totale.

Tout est-il perdu ? Ce n'est pas sûr. Il est bien connu que la tactique de l'indien fut toujours celle de la résistance passive qui est bien autre chose que pure passivité. Le mutisme des femmes n'est pas non plus dans tous les cas un signe de passivité, il exprime plutôt une attitude de non-collaboration, de conscience de la différence ou de la divergence, un haut degré de conscience de soi et de dignité.

Les Indiens, femmes ou hommes, supportent tellement d'injustices et d'humiliations, que souvent on se demande jusqu'à quand tout cela durera. Mais l'histoire nous rappelle justement qu'ils ne se sont pas toujours soumis en se taisant. En 1781, Tupac Katari a mené la révolte sans doute la plus dure contre les Espagnols. L'histoire a retenu, dans cet épisode, le rôle joué par les femmes : Gregoria Apaza, soeur du héros et Bartolina Sisa, sa femme, sont maintenant considérées comme des figures de proue de la libération de la femme. Au moment des guerres de l'indépendance, d'autres femmes ont joué un rôle décisif. Dans l'histoire récente, les femmes ont mené des combats tragiques : des femmes de mineurs ont jugé qu'elles se devaient de soutenir leurs maris en lutte et de

défendre leur droit à faire vivre leur famille avec, pour le moins, le pain quotidien. Dans l'écrasement de ces luttes, certaines ont payé de leur vie, d'autres ont connu la prison. En 1978, ce sont elles qui ont déclenché la grève de la faim qui, en se généralisant, a obtenu le départ du général Banzer, dictateur en place depuis 1971.

Actuellement, les femmes se révoltent aussi ; parfois, sans doute à cause de la perte de vitalité et de la désunion des grands mouvements populaires (syndicats, communautés paysannes), elles mènent des combats incertains qui consistent juste à gagner un peu plus de farine, quelques sous de plus, à arracher un peu à celles qui ont un peu plus. Certains conflits stériles les épuisent et développent la mesquinerie, l'égoïsme et la jalousie. Leur présence dans diverses institutions est parfois conflictuelle. Il faut se rappeler que les cadres boliviens y compris les travailleurs sociaux sont presque toujours formés à l'occidentale, selon le cursus scolaire que nous connaissons, tandis que les femmes du milieu populaire sont toutes plus ou moins « indiennes » (1), qu'elles aient gardé la tradition vestimentaire de la grande jupe et du châle ou qu'elles aient adopté le vêtement européen, robe ou pantalon ; une certaine agressivité d'ailleurs, existe parfois entre les deux groupes.

L'ambiguïté est donc toujours possible dans la relation entre les responsables d'une institution et les groupes de base avec qui ils travaillent. Elle est patente dans l'expression « nuestra gente » (« nos gens »), utilisée par beaucoup de diplômées ou

d'éducateurs pour désigner les groupes de base ou tout simplement les peuples originaires en général, même lorsqu'elle inclut une pointe de tendresse non dénuée de paternalisme. L'ambiguïté devient parfois rupture lorsque ces groupes de base — mais surtout lorsqu'il s'agit de femmes indiennes — revendiquent leur droit contre l'institution ou contre certaines personnes de cette institution. Ce qui se passe dans certaines crises rappelle la fulgurance de certaines rebellions. Femme, indienne, en groupe : trois raisons de semer la panique auprès de certains responsables « bien éduqués » ou trop peu préparés. Comme dans les vieux conflits coloniaux où le colonisateur a écrasé l'Indien parce que sa différence lui était intolérable (1), les femmes qui revendiquent son perçues dans certains lieux comme mal élevées, sans-gêne, etc... et sales, tout simplement ! La solution de tels conflits nécessite beaucoup d'objectivité et de sagesse ainsi qu'à plus long terme, pour chaque groupe, un affinement de sa conscience, de son identité et bien sûr une réflexion sur le droit.

Evidemment, les institutions comme les personnes sont multiples. S'il en existe dont l'optique nous paraît inacceptable, d'autres au contraire, en

s'inspirant de courants comme ceux de l'Éducation Populaire de Paolo Freire et de bien d'autres, ou de la Théologie de Libération vue dans le cadre bolivien et même du katarisme (2) qui fût si vivant surtout dans les syndicats, conçoivent autrement la relation entre les personnes ou/et groupes de situations diverses, font un travail beaucoup plus favorable au peuple et en même temps aux femmes.

Ces dernières années, plusieurs institutions, plusieurs groupes d'Église aussi, souvent assumés en majorité par des femmes d'origine et de milieu divers, ont développé des actions en profondeur dans le domaine social, orientées plus particulièrement sur la problématique féminine, avec une compétence, une qualité humaine et une créativité extraordinaires. La question s'est posée déjà ou se posera dans certains groupes de savoir s'il est souhaitable de réunir les femmes entre elles ou dans le cadre de la communauté. Cependant, de nouveaux styles de travail laissent pointer l'espoir d'une certaine prise au sérieux de la condition de la femme dans ce pays.

Marie-France Franqueville

Notes

(1) Le terme « Indien » n'est guère employé en Bolivie. Chaque individu, homme ou femme, se désignera plutôt du nom de son groupe, « Aymara », par exemple. D'autre part, les groupes autochtones, aymaras, quechuas et guaranis réunis lors du cinquième anniversaire de la colonisation se sont auto-désignés comme « Pueblos Originarios » ou « Peuples Originaires ».

(2) Mouvement indianiste fondé sur les événements de 1781.

Bibliographie

MARIA FERNADANDA SOSTRES F. : *El rostro femenino de la sobrevivencia* in : *La necesidad tiene cara de mujer*. Centro de Promoción de la Mujer Gregoria Apaza, 1991.

THÉRÈSE BOUYSE CASSAGNE ; *La identidad Aymara*. Aproximacion historica (Siglo XV, Siglo XVI).

Rio, le Caire, Pékin

Pour une fois la presse a donné un large écho à une conférence de l'ONU. Au Caire en effet s'est tenue en septembre la conférence sur « population et développement ». Cet attrait médiatique ne vient guère du sujet, et c'est dommage, un peu du vide de l'actualité pendant les vacances, beaucoup du « conflit » entre l'ONU et le Saint Siègue, ouvert au printemps dans une réunion préparatoire à New-York. Summum de la gourmandise pour les média, à la conférence même, le Saint Siègue est apparu lié dans ses positions avec des régimes islamistes durs. Cette collusion tombait mal chez nous après le débat estival sur l'islamisme en France !

En réalité la collusion n'est que partielle. Le Saint Siègue a mené une bataille pour que l'avortement ne soit pas considéré comme moyen de réduire la fécondité. Curieuse bataille d'ailleurs puisque cela était déjà affirmé par deux fois dans le document préparatoire. Les Musulmans pour leur part admettent l'avortement dans les premiers mois de la grossesse. Le Saint

Siègue s'est aussi efforcé de limiter la portée de la contraception « non naturelle », alors que les pays islamistes à commencer par l'Iran, développent la planification familiale pour endiguer une croissance démographique exubérante.

Le lieu de la collusion c'est le statut des femmes. La « charia » ne reconnaît pas l'égalité des sexes : les femmes ne sont que des demi-portions. Elle les subordonne aux maris dans le cadre familial et aux hommes dans le cadre social. Le Saint-Siègue, quant à lui, s'il exalte en toute occasion la vocation sublime des femmes, et prêche l'égalité avec les hommes, ne conçoit pas leur statut en dehors de la famille. En recevant Madame Sadik, responsable de l'organisation de la conférence, le Pape lui a fait la leçon : *formuler les problèmes démographiques en fonction des « droits sexuels et à la reproduction » de l'individu ou même en fonction des « droits de la femme », c'est changer le coeur de la question.* Et en juin un document ravageur du Conseil Pontifical pour la Famille pourfend les « soi-

disant droits de la femme ». C'est principalement ce qui a fait dire au Pape à plusieurs occasions qu'« on détruit la famille l'année même de la famille ».

Au principe de cette collusion une crainte croissante *de la possibilité pour les femmes de contrôler leur fertilité*. Cela figure en clair dans les réserves du Saint Siège à l'issue de la Conférence. Cela est aussi sous-jacent à l'attitude des islamistes. Il est vrai que par la contraception les femmes disposent du moyen de réguler leur fécondité, et il s'agit là *d'une révolution, silencieuse mais majeure, dans l'humanité*. Les « mâles » ne décident plus souverainement, selon leur seul désir, de l'effectif de leur descendance. Il est naturel que tout ce qui se réfère au patriarcat se rebiffe devant cette inversion des choses, qui appelle une véritable égalité.

En reconnaissant la part majeure des femmes dans la décision concernant la descendance, la conférence ouvre à une émancipation dont les répercussions dans tous les domaines sont infinies. D'ailleurs le programme d'action finalement adopté recommande l'instruction des filles et des femmes à l'égal des jeunes gens et des hommes comme la meilleure motivation pour limiter les naissances, puisqu'elle leur permet d'accéder à d'autres rôles sociaux que la seule maternité.

La conférence a été marquée par quatre femmes : Nafis Sadik, Pakistanaise, qui avait la responsabilité de

l'organiser, Benazir Bhutto, qui a bravé l'interdiction des notables musulmans du Pakistan dont elle est le Premier Ministre, Madame Brundtland, Premier Ministre de Norvège, Simone Veil Ministre français des affaires sociales. Au total la conférence a admis la nécessité de juguler l'exubérance de la fécondité humaine contemporaine et a été un succès pour les femmes. Plusieurs délégations cependant ont regretté que l'on ait consacré « dix jours à l'avortement et dix minutes au développement ». Formule excessive si l'on remarque que c'est plutôt à la croissance économique que l'on n'a pas consacré assez de temps. Car du développement on a parlé en évoquant la famille, la santé et l'instruction, entre autres.

Il faut surtout noter que cette conférence prend place dans un ensemble et que le développement surplombe tout cet ensemble. Ce qui ne s'est pas dit au Caire sera dit ailleurs. Qu'on se rappelle entre autres la conférence de Rio de Janeiro en juin 1992, « le sommet de la terre », sur écologie et développement. C'est là que la considération des limites de la terre au regard de la croissance de la population et de ses besoins de développement a donné naissance au concept de « développement durable », suggérant une gestion raisonnable des ressources de la terre qui permette à l'humanité un développement indéfini plus équitable pour tous. Cela posait explicitement la question de la dimension de ce « pour tous », question réservée, sur pression déjà du Saint Siège, à la conférence du Caire.

Celle-ci devrait être suivie de deux autres. La première à Copenhague au printemps 1995 portera sur le développement social, sujet particulièrement important dans la conjoncture présente de la mondialisation et développement de l'emploi féminin. La seconde à Pékin en septembre 1995 portera sur les femmes et devrait donc prolonger celle du Caire. On voit donc qu'il y a une sorte de continuité entre Rio, le Caire et Pékin.



La conférence de Pékin n'est pas la première du genre. Aussi des progrès importants ont-ils déjà été réalisés en vingt ans. Il reste cependant beaucoup à faire pour soustraire les femmes aux discriminations et aux violences. Mais une dynamique historique est enclenchée et il est clair que la conférence du Caire va servir de tremplin pour une avancée sensible à Pékin.

Comme toutes ces conférences il y aura deux phases ; un vaste forum des ONG puis la conférence proprement dite réservée aux délégations officielles. L'une comme l'autre font déjà l'objet de préparation intense. Des rencontres continues ont eu lieu, à Vienne en octobre pour l'Europe.

« Femmes et Hommes en Eglise » est évidemment intéressée par cette manifestation et sa préparation, qui pourraient constituer un axe majeur de réflexion et d'engagement pour cette année. La conférence de Pékin étant centrée sur les femmes, il est naturel que les organisations exclusivement féministes fassent prévaloir leur point

de vue. Avec le risque de laisser dans l'ombre la question finale de la place des hommes ou de la résoudre par un matriarcat symétrique du patriarcat, qui laisserait l'humanité aussi bancal qu'avant, même si la jambe faible n'est plus la même. C'est pourquoi FHE voudrait saisir cette occasion pour promouvoir une articulation du féminisme avec le partenariat homme/femme. Une proposition d'atelier sur ce sujet a été faite aux organisateurs du forum. Par ailleurs des contacts ont été pris pour y sensibiliser l'opinion publique chez nous. Et l'on rêve de pouvoir envoyer une délégation à Pékin, mais il faudrait doubler pour cela cette année les ressources de l'association... A défaut, il reste que l'on a toujours les ressources humaines suffisantes pour prendre part, au moins chez nous, au débat sur le devenir des relations des femmes et des hommes dans une société renouvelée. C'est une proposition pour tous les membres et amis de FHE

Gabriel Marc.

EXTRAIT DU DOCUMENT FINAL DE LA CONFÉRENCE DU CAIRE
(Chapitre IV)

Population et développement

L'habilitation des femmes et l'amélioration de leur condition sur les plans politique, social, économique et sanitaire, constituent une fin en soi de la plus haute importance. Elles sont en outre une condition essentielle du développement durable. Il est indispensable que la femme et l'homme participent et collaborent tous deux pleinement dans le cadre de la vie productive et de la procréation et partagent notamment la charge de prendre soin des enfants et de les élever et de contribuer à l'entretien du ménage. Partout dans le monde, la femme voit sa vie, sa santé et son bien-être menacés, étant surchargée de travail et dépourvue d'autorité et d'influence. Dans la plupart des régions elle reçoit une éducation de type classique moins poussée que l'homme cependant que ses connaissances, aptitudes et facultés d'adaptation sont souvent méconnues. Les rapports de force qui l'empêchent de s'épanouir jouent à de nombreux échelons de la société allant de la vie privée aux

plus hautes sphères de la vie publique. Des moyens d'intervention et des programmes d'action de nature à permettre à la femme de s'assurer des moyens d'existence et des ressources économiques, d'alléger les lourdes responsabilités domestiques qui pèsent sur elle, d'éliminer les obstacles juridiques à sa participation à la vie publique et de sensibiliser davantage la société à son sort à la faveur de programmes d'éducation et d'information efficaces sont nécessaires à toutes réformes. Par ailleurs, une meilleure condition de la femme a aussi pour effet de rendre celle-ci plus apte à prendre des décisions à tous les échelons dans tous les domaines de la vie, dont la sexualité et la procréation, ce qui est essentiel pour le succès à long terme des programmes de population. On sait par expérience que les programmes intéressant la population et le développement sont plus efficaces lorsqu'ils s'accompagnent de mesures de promotion de la condition de la femme.

Les femmes chrétiennes du Forum avenir, Europe, œcuménisme

*Quatrième Assemblée du Forum œcuménique de femmes chrétiennes d'Europe
Budapest, 19-26 août 1994*

En réunissant à Budapest, dans des conditions matérielles modestes, près de 300 femmes de 30 pays différents et de toutes les grandes dénominations chrétiennes, le Forum (FOFCE) n'a pas choisi la facilité. Mais il a peut-être relevé un pari prometteur pour l'avenir.

En effet, une telle rencontre constituait une première pour de nombreuses et jeunes participantes d'Europe Centrale et de l'Est. On le sait, leurs difficultés économiques et sociales sont aiguës et l'œcuménisme pour elles souvent un balbutiement ; pourtant leur courage lucide, leurs engagements sur le terrain autant que leurs très vives attentes spirituelles, culturelles et communautaires (apprendre de nous

la démocratie ?) constituent autant d'espoirs mais aussi de défis nouveaux pour le Forum. Celui-ci, né en Suisse en 1982, avait évolué jusqu'à présent indépendant des Eglises mais appuyé pourtant sur les forces des milieux œcuméniques du centre Europe : Suisse, Autriche, Allemagne, pays nordiques. Il est moins connu et assez démuné en France et Belgique, affronté aux problèmes de la pauvreté grandissante des femmes et des difficultés de l'œcuménisme dans les pays latins. Le choix de trois nouvelles présidentes peu connues du grand public et plus éloignées des grandes associations féminines et de leur appui financier marque lui aussi l'appel des vents du large vers des traversées plus osées... Alexina Murphy est anglaise et catho-

lique ; Pirkko Siili finlandaise orthodoxe et Ragni Lantz suédoise et baptiste.

« N'ayez pas peur, souvenez-vous de l'avenir »

Ce thème du colloque a ponctué la démarche des femmes, biblique, critique et créative, tendue entre l'expérience du passé et leur « vision » de l'avenir, comme elles disent... Geneviève Jacques, Secrétaire Générale de la Cimade — un service œcuménique français engagé depuis plus de 50 ans dans la défense et la promotion des étrangers et luttant pour le développement et les Droits Humains — était bien placée pour analyser la situation actuelle : « Oui, j'ai peur de la montée des exclusions dans notre Europe dominée maintenant pratiquement partout par un système économique basé sur la compétition et la recherche individuelle du profit... Le nombre des pauvres ne cesse de croître dans ce continent qui ne cesse de s'enrichir ! ». Elle dénonçait l'obsession sécuritaire dans une Europe forteresse qui voudrait ignorer ses propres exclu/e/s aussi bien que s'abriter des « autres » étrangers, les atteintes à la démocratie, la montée en puissance des fanatismes religieux toujours hostiles aux femmes, « le visage hideux de la peur qui se transforme en haine et en soif de vengeance... ». « Souvenons-nous "l'avenir vient de loin" rappelait-elle en montrant comment la mémoire de souffrances passées peut participer à la restauration de nouvelles relations humaines si elle est fondée sur la re-

connaissance et non l'oubli des causes de ces souffrances et quand l'affirmation de la justice permet de ne pas être obsédé par le désir de vengeance ou revanche... Le travail de mémoire n'est porteur d'ouverture sur l'avenir que s'il se traduit en vigilance au présent »

Bärbel Wartenberg-Potter, pasteur luthérienne qui fut directrice à Genève du Département du COE « Les Femmes dans l'Eglise et la Société », a appelé les chrétiennes d'aujourd'hui à fonder leur conviction, leur espérance et leur courage dans les promesses de la Bible et la force du passé. « Durant cette dernière décennie », a-t-elle affirmé « dans le mouvement chrétien des femmes, nous nous sommes laissé encourager par l'histoire de la femme courbée de l'évangile de Luc. Beaucoup d'entre nous ont expérimenté dans leur propre corps comment les mentalités sexistes et les structures patriarcales nous avaient courbées à travers les siècles. Mais nous nous sommes laissé redresser par la main de Jésus et de nos sœurs. Nous avons appris à marcher la tête haute, à nous servir de notre voix et de notre entendement. Nous avons rendu plus visible notre participation dans l'Eglise et la société... Aujourd'hui, dans le contexte de l'Europe de 1994, il nous faut un nouveau paradigme biblique : nous ne vivons plus des miettes qui tombent de la table patriarcale ni dans l'Eglise ni dans la société... ». Elle proposait alors le modèle évangélique de la veuve (Luc 18, 1-8) qui sut obtenir réparation après s'être infatigablement battue — et jusqu'à se rendre menaçante ! — pour

obtenir réparation puisque la reconnaissance de son propre droit était nécessaire à la Justice. « Ne craignez pas, » conclut-elle, « l'avenir de l'Europe est aussi entre les mains des femmes ; nous ne voulons pas seulement nous souvenir mais le construire ».

Lignes d'action pour l'avenir

Vigilantes, les femmes du Forum cherchent comment l'être aujourd'hui pour savoir transmettre à la fois la mémoire du passé et le goût de l'avenir. Mais elles sont souvent les premières à devoir résoudre des problèmes d'urgence vitale et elles ont peu d'accès aux structures qu'elles veulent voir changer. Il en va dans l'Eglise comme dans la société et elles peuvent bien se demander : « Où trouverons-nous les intuitions créatrices dont nous avons besoin pour tenir bon contre les peurs et les injustices qui nous entourent ? »

Qu'ont-elles donc qui leur soit propre et commun ces chrétiennes d'une Europe disparate et traversée d'intérêts contradictoires ? A Budapest s'est manifesté une fois encore leur consensus critique envers la société et les Eglises (mais s'il s'élargit et paraît aujourd'hui un fait acquis c'est au risque d'émousser ses arêtes les plus radicales, ce qui fut critiqué par certaines. On a constaté une volonté plus active de soutien œcuménique (l'assemblée a soutenu certaines motions en réaction à la lettre du Pape contre l'ordination des femmes, ou d'autres, sans souci de leur confession

ou pays d'origine). Mais le trait le plus frappant d'une assemblée aussi diverse c'est la créativité des femmes, qu'elle s'exprime dans des travaux d'atelier, des mimes et rapports non verbaux, des danses liturgiques, des mise en scène de ré-interprétation biblique à partir de l'expérience féminine...

Ainsi lit-on dans le rapport final : « Nous avons considéré qu'il nous incombait d'articuler l'énergie créative et l'imagination des participantes, avec la conviction que là où il y a vision créative, l'on trouvera aussi des ressources. En fait, la créativité et l'énergie représentées ici sont notre plus grande ressource, « l'autre moitié de la phrase », la base de notre confiance dans le fait que nous pouvons « nous souvenir du futur » avec courage ».

Le Forum poursuit son travail dans trois commissions spécialisées et chaque groupe national est tenu de s'engager plus particulièrement pour l'une d'entre elles.

La Commission *Justice et Paix* portera une attention particulière aux effets économiques du Marché commun sur les femmes à l'intérieur et à l'extérieur de l'Union européenne et aux disparités croissantes entre les pays les plus riches et les plus pauvres. On lui a demandé de développer des cours pilotes pour « former les formatrices » à la non-violence.

La Commission *Théologie et Spiritualité* doit trouver les moyens de mieux faire valoir dans les publications

et ailleurs les contributions particulières de la théologie féministe dans les domaines de l'interprétation, des sacrements, de la compréhension et du respect de la création, ainsi que des relations entre les sexes dans le travail œcuménique et dans la société. Le groupe français du Forum et le Groupe Orsay ont décidé d'unir désormais leur travail biblique et théologique pour mieux soutenir cette commission.

Bioéthique et Environnement dénonce, entre autres, les manipulations génétiques et certains effets atomiques dont elle étudie plus spécialement les conséquences dramatiques sur les femmes et la transmission de la vie, ainsi que des abus aussi flagrants que les campagnes de stérilisation forcée ou mesures coercitives.

Pour leur quatrième Assemblée, marquée par la présence nombreuse des nouvelles et jeunes participantes de l'Europe Centrale et de l'Est, les femmes du Forum ont demandé à leur nouveau collectif d'animation de privilégier les projets qui se fondent sur leur besoin de formation dans les nombreux domaines où elles veulent désormais « partager le pouvoir d'agir ». Et elles ont réaffirmé leur volonté de contribuer plus directement au travail et décisions œcuméniques.

Les déléguées à Budapest venaient des groupes qui soutiennent le Forum en France : Groupe Orsay, FHE, Action Catholique Générale Féminine ; il compte aussi des membres orthodoxes et d'autres horizons. Son adresse : 68 rue de Babylone, 75007 Paris.

Marie-Thérèse van Lunen Chenu

Canada

Des religieuses qui annoncent leurs orientations 1994-1996 « En recherche d'alternatives avec d'autres ». Elles veulent « se situer en partenariat avec d'autres réseaux qui travaillent à la libération des femmes dans la société et dans l'Eglise ».

Et elles choisissent quatre dimensions de la réalité des femmes qui mobiliseront leurs énergies :
 femmes et appauvrissement
 femmes et violence
 femmes et leadership
 femmes et Eglise.

C'est au Canada, bien sûr !

Salut cordial à la nouvelle présidente de cette association des religieuses pour la promotion des femmes qui vient de relayer Céline Dubé après 10 ans de bon travail.

Françoise Gagnon, ARPF
 464, Sainte Thérèse CHICOUTIMI (Québec) G7J 2H8

Messe solennelle d'action de grâce pour toutes les femmes ordonnées du Monde

Une nombreuse assistance venue parfois de loin et issue de différentes confessions chrétiennes a répondu à une invitation peu banale, le 16 octobre 1994, pour la fête de Thérèse d'Avila, à la cathédrale américaine de Paris (Avenue Georges V). Il s'agissait de rendre grâce pour toutes les femmes ordonnées et toutes celles qui pourront l'être, et de prier pour que les Eglises chrétiennes, en communion les unes avec les autres, approfondissent le sens des ministères et de la relation homme/femme. La célébration était présidée par la Révérence Chanoine Rosalie Hall, prêtre épiscopaliennne attachée à la paroisse de la cathédrale américaine, tandis que la Révérende Judith Rose, prêtre anglicane, récemment ordonnée, avait été invitée à prononcer l'homélie et à témoigner de son expérience lors d'une séance d'échanges et de travail après la célébration.

C'est la première fois qu'une telle manifestation d'espérance et de soutien oecuménique a lieu aussi officiellement à Paris. On la doit à l'initiative de six groupes qui travaillaient, sous des modalités différentes et avec des accents divers, à susciter un vrai partenariat entre les hommes et les femmes, au renouvellement des ministères, à la

défense des droits et des libertés dans les Eglises et qui prennent au sérieux la promotion et l'action des femmes, facteurs de transformation profonde des rigidités ecclésiales : l'Alliance Internationale Jeanne d'Arc, l'Association Européenne des femmes pour la recherche théologique, Droits et Libertés dans les Eglises, Femmes et Hommes en Eglise, le Forum Œcuménique des Femmes chrétiennes d'Europe, le Groupe d'Orsay.

Cette célébration fut rendue possible grâce à l'accueil chaleureux et fraternel des responsables de la cathédrale américaine, notamment de son Doyen. Ils et elles ont mis au service des intentions de cette messe, ce qu'ils étaient et ce qu'ils avaient : liturgie solennelle, présidence féminine, ornements, orgue, chants, décor, invitation délicate faite à toutes les personnes baptisées à recevoir la Sainte Communion...

L'homélie prononcée par Judith Rose venue tout exprès d'Angleterre où elle est responsable de cinq petites paroisses rurales portait sur les deux Thérèse, l'une avec son désir ardent d'ordination, l'autre avec sa forte personnalité. «Il faut, disait-elle, que toutes les femmes soient acceptées et affirmées dans l'Eglise. Alors, on enten-

dra la vraie voix des femmes : aussi forte et aussi tranquille que celle de Thérèse d'Avila. »

Les participants et participantes à cette eucharistie ont vécu un œcuménisme pratique. Des sensibilités ont pu être surprises et, pour des catholiques, par exemple, les paradoxes ne manquaient pas : chants latins dans une Eglise séparée de Rome, liturgie relativement formelle, mais présidée par une femme (dont le sourire atténuait le formalisme), communion à genoux à la table de communion, mais offerte sous les deux espèces... Dans son ensemble, avec (et non malgré) ses appartenances chrétiennes variées (catholique, protestante, orthodoxe, anglicane) et ses statuts différents (couples, prêtres, anciens prêtres, pasteurs, religieuses, femmes et hommes...), l'assistance est entrée dans les propositions de prières et de communion qui lui étaient faites. Beaucoup en ont été profondément touchés et émus. A l'hospitalité eucharistique qui était offerte, il fut répondu avec simplicité par un accueil reconnaissant. C'était la manifestation d'une communion dans la diversité, ne gommant pas les différences, mais communion à une même espérance.

La plupart des personnes présentes ont participé à l'échange qui suivit. Ce dernier ne voulait pas prendre la forme d'un débat, mais conserver la tonalité de la célébration, et permettre, grâce à l'expérience de Judith Rose, prêtre anglicane, d'approfondir les enjeux de l'ordination des femmes dans nos Eglises respectives. Après avoir retracé son itinéraire personnel, qui l'a amenée

de jeune fille ignorante de la religion à devenir femme de prêtre et prêtre elle-même, des questions de fond furent posées par l'assemblée.

Judith Rose s'étant exprimée sur la profonde émotion qu'elle ressent de son ordination et sur le caractère nouveau que prennent ainsi ses actes, un théologien de l'assistance a posé la question de savoir si la façon ontologique de penser au caractère du prêtre était modifiée par l'ordination des femmes. Des témoignages donnés dans le livre de Jean Mercier (1) le laissaient entendre, mais les femmes sont diverses, et Judith s'est souvenu d'une discussion sur ce sujet, au séminaire, avec les femmes justement interviewées par Jean Mercier. Elles n'étaient pas d'accord entre elles : les unes accordant plus d'importance à la fonction, les autres au caractère ontologique.

La question de la nécessaire transformation des mentalités fut aussi abordée. Vaut-il mieux travailler à faire mûrir les mentalités avant d'ordonner des femmes, ou bien pense-t-on que le fait accompli les transforme nécessairement ? L'absence de difficultés graves venant de ses paroissiens dont a témoigné notre invitée plaiderait pour la deuxième solution. Cependant les disparités de statut entre les prêtres hommes et les prêtres femmes (prêtres sans affectation, paroisses moins intéressantes, bénévolat plus fréquent, « plafond de verre » limitant la promotion...) demeurent criantes et l'ordination de ces dernières apparaît comme un premier pas.

Une question voisine fut celle de la transformation ecclésiale. L'urgence consiste-t-elle à ordonner des femmes ou bien à travailler à une transformation des Eglises de façon à les rendre plus évangéliques ? Judith Rose pense qu'en France, nous mélangeons tout et qu'il faut prendre les problèmes les uns après les autres : d'abord l'ordination des femmes, ensuite un autre objectif. Certains et certaines pensent que l'ordination des femmes est de nature à transformer radicalement l'Eglise et qu'on ne peut séparer les deux objectifs. De la même façon, la réflexion théologique accompagne les nouveaux ministères sans nécessairement attendre qu'elle soit parfaitement et unanimement élaborée pour avancer.

L'expérience de Judith Rose a paru principalement axée sur le culte. Les réflexions théologiques sur le sens et la fonction des ministères poursuivies par les confessions présentes ne vont pas nécessairement dans ce sens. L'importance de la mission a été soulignée.

On pouvait retrouver dans les diverses questions abordées les stratégies que promeuvent de façon préférentielle les différents groupes organisateurs.

L'écoute d'une expérience bien ciblée, en l'occurrence celle de Judith Rose, fut une source d'enrichissement et de réflexions. Le message d'espoir délivré par elle, comme par l'ensemble de la célébration, incluait mais dépassait la question de l'ordination des

femmes. Il rendait conscient des trésors inexploités qui gisent dans chaque tradition religieuse, faute de s'être « laissée traverser par la vérité de l'autre (2) ».

Il semble difficile de faire partager aux médias l'idée d'une célébration d'action de grâce et de prière, sereine, digne et belle, sans que ceux-ci ou bien ne fassent silence sur l'événement ou bien ne tentent de mettre en avant ses aspects polémique et revendicateur et ne le disqualifient ce faisant. L'œcuménisme pratique, tel qu'il est apparu dans la solidarité en acte vécue ce dimanche, est au-delà de la revendication : il s'installe tranquillement dans les faits. C'est pourquoi, l'assemblée s'est séparée sur l'annonce d'un prochain rendez-vous : n'y aurait-il pas là « un rite à poursuivre pour refuser que la question des femmes ne soit isolément et péremptoirement traitée par une seule instance ecclésiale — surtout si celle-ci n'est encore que masculine — mais aussi pour témoigner déjà concrètement de l'apport des femmes dans le ministère ordonné (3) » ?

Alice Gombault

1. JEAN MERCIER, *Des femmes pour le Royaume de Dieu*, E. Albin Michel, 1994. Celui-ci co-anima l'échange avec Alice Gombault.
2. JEAN-PAUL GUETNY, in *Actualité Religieuse dans le Monde*, n° 126, 15 octobre 1994, « *Quand la foi se décline au pluriel* ».
3. Extrait du communiqué de presse relatant l'événement le 17 octobre 1994.

Célébration œcuménique... et solidarité !?

Le groupe Orsay co-signerait-il l'invitation à venir le dimanche 16 octobre à la cathédrale épiscopale américaine de Paris, ... telle était la question débattue au « collectif » du Groupe Orsay du 24 septembre. Thérèse d'Avila est une sainte femme, en bien des points remarquable... mais enfin, cet anniversaire était-il l'occasion œcuménique rêvée ? Cependant une action de grâce menée par deux femmes prêtres dont une récemment ordonnée semblait une manifestation intéressante. Nos amies de « Femmes et Hommes » nous y encourageaient vivement et nous avons marché au nom de la solidarité, (n'était-ce pas le thème de notre dernier colloque ?).

Nous nous sommes retrouvés 150 environ femmes et hommes autour de la Révérende chanoine Rosalie Hall de la cathédrale, et la Révérende Judith Rose de l'église anglicane d'Angleterre.

Nous avons assisté à un service très traditionnel dont le déroulement et la liturgie était imposés, y compris les chants en latin et les prières. Deux chants avaient pu être toutefois ajoutés et deux demandes appropriées introduites dans la prière d'intercession.

L'homélie prononcée par Judith Rose en excellent français, fut quant au fond sans ambiguïté et riche, mais ce fut pour nous protestantes un peu court d'autant qu'elle devait évoquer Thérèse d'Avila. Nous aurions aimé l'entendre

un peu plus sur le texte des évangiles, lu avant par Anne Miller Nalbandian, pasteur de l'ERF.

Rosalie Hall présida la communion, tout au fond de la cathédrale, bien loin de l'assemblée. Et nous avons été invités à venir recevoir l'hostie et le vin, en nous agenouillant au pied de l'autel. Je sais que nous avons été plusieurs à hésiter à répondre à cette invitation. Mais puisque nous avons voulu être solidaires, ne fallait-il pas aller jusqu'au bout !

Nous avons été nombreux ensuite à nous retrouver sympathiquement autour de Judith Rose, présentée par Jean Mercier. Nous avons la possibilité d'en savoir plus sur le cheminement de cette femme de prêtre, qui fut enseignante, avant de faire sur le tard des études de théologie. Elle fut diacre et ordonnée prêtre en juillet dernier.

Nous voulions aussi l'interroger sur sa manière de vivre au milieu des cinq paroisses rurales dont elle a la charge, et sur l'idée qu'elle se fait du ministère. A la manière française nous posons des questions abstraites, et elle nous répondait en évoquant des expériences vécues, pour elle significatives. Son ordination la transforme, a-t-elle dit ; elle ne semble pas mettre en question une certaine conception de la prêtrise. Il est vrai que si nous interrogeons une femme pasteur de nos églises, elle serait peut-être bien en peine de nous dire en quoi son approche du ministère

est différente de celle de ses collègues masculins.

Alice Gombault présidait l'échange.

Après tout, ce fut une expérience intéressante et on ne peut pas s'empêcher de penser que si des femmes sont admises à présider des célébrations dans des églises traditionnelles de ce genre, il y a un espoir pour nos amies catholiques. Nous souhai-

tons seulement que les femmes prêtres ne se croient pas obligées de ressembler à des hommes comme le suggérait Judith Rose dans son homélie. Il est vrai que les vêtements sacerdotaux, vert et or, leur vont très bien et leur donnent une prestance qui manque un peu parfois à nos pasteurs femmes réformées !!

Evelyne Carrez

Sur la célébration, dans notre courrier :

Je trouve fabuleux que des actes comme cela puissent être posés ; les femmes - et les hommes- devraient continuer de tels rites (une jeune femme qui n'a pas pu assister)

Une bouffée d'oxygène.... Une grande joie..Une espérance vécue....

Rév. Rosalie Hall, qui célébra l'Eucharistie, nous a remerciés, très émue d'avoir constaté *la joie, le sourire et parfois les larmes sur les visages de toutes ces personnes qui se sont avancées vers l'autel.*

Rév. Judith Rose, qui prêcha, a remercié, elle-aussi, du *privilège d'avoir vécu cela.*

Pour moi, écrit Dominique Stein, de Paris, c'est une expérience inoubliable du choc causé par l'incarnation dans des corps et des visages de femmes du cœur même de la liturgie.

Hommage à Guy Luzsénszky

Nous quittons la chapelle pour entrer dans le bois aux alentours. C'est un après-midi doux de septembre, mais déjà les feuilles mortes se présentent comme un tapi tout doré sous les pas du cortège. Lentement, chantant et priant, la procession se dirige vers le cimetière des dominicains. C'est là, parmi ses « frères en blanc », où Guy va attendre la vie nouvelle de Dieu qu'il a si bien servi pendant sa longue vie sur terre.

Je regarde le cercueil porté sur les épaules de quelques-uns des jeunes frères de « La Tourette » et je me dis : « Ça ne doit pas peser lourd ». C'est vrai. Depuis que je le connaissais, Guy était toujours de la race d'hommes qui cachait une force intérieure exceptionnelle sous un extérieur frêle, délicat.

Oui, si le menu corps de Guy ne pèse pas lourd, je me disais, il pèse lourd, lui-même, sur les coeurs de ses amis. Guy est parti trop vite. Il n'a pas donné le temps à ses nombreux amis de dire leurs « adieux », mais, c'est peut-être mieux comme ça. Dans sa discrétion, il n'a jamais voulu chercher à attirer l'attention sur lui. Et pourtant, quelle présence ! Quelle attention envers les autres ! Ce qui ne voulais pas dire « indulgence ». Il ne fallait pas beaucoup de temps pour s'en rendre compte. D'une nature de fer et d'une liberté de pensée surprenante, même pour ceux qui pensaient le bien connaître, Guy ne cédait jamais en matière de principe et de conviction. La sérénité de ton n'était là que pour renforcer le caractère lucide, parfois féroce, de sa critique.

L'itinéraire terrestre de Guy est donc achevé — itinéraire inoubliable : en partant de la Hongrie, son pays natal, en passant par Lérins et Boquen, Guy s'est donné, à la fin de son parcours à tout le peuple de Dieu, partout où il s'est trouvé.

Merci, Guy, pour tout ce que tu étais pour nous. Nous sommes tous et toutes plus riches pour t'avoir connu, pour avoir été au rendez-vous que tu nous as donné durant ton séjour parmi nous.

Donna Singles

Au-revoir Guy

Quelle idée de partir à peu près en même temps qu'un prince de l'Eglise ? Lui seul a droit à la première page de Témoignage Chrétien et à toute une grande page encore à l'intérieur. Pour te trouver, toi, il me faut chausser mes lunettes et scruter attentivement un petit entrefilet en presque dernière page. Mais ça te ressemble tellement ! Et je te vois sourire en lisant ces lignes par-dessus mon épaule.

Non, Guy, tu n'avais rien d'un prince ; et je me rappelle la première fois que je t'ai rencontré. C'était à Rennes, au rassemblement des Communautés de base. Tu es arrivé en retard, sans doute retenu par quelque ministère. Bernard, je crois, t'a introduit sur le podium, au milieu des applaudissements. Je revois ta silhouette fragile, ton sourire presque gêné ! Tu n'aimais pas les premières places, les estrades, les ovations !

Tu as succédé, dit-on, à Bernard à la tête de la communauté de Boquen. C'est vrai qu'on comptait bien sur toi pour remettre de l'ordre où il avait introduit tant de ... désordre. Mais là où l'Ordre ne voyait que désordre, tu étais attentif aux frémissements de l'Esprit et ton premier souci a été de rappeler Bernard pour lui laisser la place qui convenait à son charisme, ne te réservant que la responsabilité de cautionner son ... désordre ! Et je me souviens de ce jour que tu nous disais, ce dernier jour passé à Lérins tentant mais en vain de faire comprendre ce frémissement de l'Esprit. Tu étais parti le soir même de cette maison qui avait été tienne pendant tant d'années, où tu n'avais plus ta place.

De Boquen aussi il te faudra partir. Je t'écrivais : « tel Abram, tu vas cheminant de désert en désert, vers quelle terre promise ? » Tout jeune, en effet, tu quittais « ton pays, ta parenté, la maison de ton père », même les Cisterciens de ta Hongrie natale, répondant à un appel à plus d'austérité. Très tôt, la maladie venait pour un temps t'arracher à la communauté que tu avais choisie. A soixante ans, tu faisais à nouveau ta valise, tu quittais Lérins et cette fois sans retour. Fidèle à ta quête — ou à ta mission — tu quittas aussi Boquen quand il n'y eut plus de place pour toi. Un moment tu as cru pouvoir poser ton sac au milieu de quelques jeunes amis... C'était trop tôt encore et ce sont les frères de l'Arbresle qui finalement t'ont recueilli. Simple oasis qui te permettait d'aller et venir, « traînant ta vieille carcasse » fidèle à la Communion de Boquen, fidèle aussi à tes amis. Tu te disais : « témoin de la Lumière »... « pèlerin de l'espoir » ... « toujours aussi sensible à la peine des hommes »... « fraternellement présent à leur aventure »... « émerveillé de voir l'acharnement de la vie dans ce monde où tout oeuvre à l'étouffer »... « Un

GUY LUZSENSZKY

vieil homme, plus utile à grand chose, qui témérairement prêche l'espérance et l'option pour la vie ».

Tel tu te disais : j'ai retrouvé quelques unes de tes lettres ! Tel tu étais en vérité.

Cette fois pour de bon tu es parti. Sans nous quitter vraiment, tu es passé sur l'autre rive. Et je ne te dis pas adieu. Tu notais un jour que « nos chemins se croisent ». Pourquoi ne se croiseraient-ils pas là où tu es ? Sois seulement un peu patient...

Et, en attendant, nous restons en Communion, n'est-ce pas ?

Joseph Grellier
Octobre 1994



Guy Luzsénszky

De tous ses amis, je suis sans doute l'un des moins bien placés pour évoquer le souvenir de Guy Luzsénszky. Au cours des vingt dernières années, je n'ai guère eu en effet l'occasion de suivre son enseignement. Il me faut laisser à d'autres le soin d'en présenter la synthèse. Je me bornerai donc à rappeler les circonstances qui l'ont amené à devenir le « Guy de Boquen » que vous avez connu.

En janvier 1959, Jean XXIII avait annoncé la tenue d'un Concile œcuménique, mettant toute l'Eglise en émoi : les conservateurs d'une part qui n'eurent plus pour obsession que de trouver le moyen de neutraliser une initiative si novatrice, les jeunes d'âge ou d'esprit d'autre part qui se sentirent tout excités à l'idée que cette lourde institution de l'Eglise allait peut-être enfin bouger.

*Le Concile ouvert en 1961 inscrivit à son programme la rédaction d'un texte sur le renouveau de la vie religieuse : *Perfectæ caritatis*. Les ordres religieux qui, derrière leurs règles et constitutions, s'étaient d'abord cru à l'abri du vent de contestation qui soufflait sur l'Eglise, se virent alors invités à réfléchir peu à peu à leur propre aggiornamento selon le mot qui connut en ces temps là une grande fortune.*

L'ordre cistercien ne put faire exception et se mit à convoquer synodes et commissions en vue de chapitres généraux exceptionnels. Et c'est ainsi

que j'ai fait la connaissance de Guy qui était alors Prieur claustral de l'Abbaye de Lérins. Son âge, son allure austère, sa voix cavernueuse, sa provenance de Lérins, monastère réputé davantage pour la beauté de son île que pour l'audace de sa pensée, ne me portaient guère, dans un premier temps, à me rapprocher de lui.

Mais, au fil des rencontres qui se passaient à Rome ou en Autriche, je m'aperçus que j'avais en lui le plus sûr allié. Nos débats se passaient en latin et cela ajoutait encore au caractère étonnant des propos qu'il pouvait tenir. De synode en commission, de commission en chapitre général, nous devînmes de véritables amis.

En 1969, après ma conférence du 20 août au cours de laquelle j'opérais le glissement sémantique de la communauté à la communion de Boquen, je me vis à la fois démettre de mes fonctions de Prieur par Rome et soutenir par un vaste mouvement populaire en Bretagne et en France. Un rapport de force s'établit alors qui imposa une sorte de compromis. J'acceptai de quitter Boquen mais on me permettait de suggérer le nom de mon successeur à la tête de Boquen. Je n'eus alors aucune hésitation et proposai aussitôt le nom de Guy Luzsenszky.

C'est ainsi que Guy se vit arraché à la clôture naturelle de son île de Lérins et projeté tout d'abord dans la vie tourmentée de Boquen puis sur les routes de France, véritable trait d'union entre tous les morceaux dispersés de la communion.

Trait d'union, il le fut aussi avec moi, car au cours de ces dix-huit dernières années, il n'a cessé de me donner les signes de son amitié. Nous ne parlions guère d'Eglise, ni même de la Communion de Boquen. Il me savait désormais sorti des chemins balisés par l'Eglise et même par sa contestation. Nous parlions spiritualité et perspectives d'une réelle renaissance puisant sa sève dans la tradition au delà de tous les œcuménismes de surface et de tous les rafistolages institutionnels. Nous partagions notre désir commun de retrouver la racine des choses, la racine des traditions, la racine de notre être.

Au mois d'août, nous avons passé une soirée entière, en tête à tête. Je lui ai fait part non sans crainte, de mes projets un peu fous et, de sa voix inimitable, il m'a encouragé à aller de l'avant. Comme il y a vingt cinq ans. C'est ainsi qu'à la veille de sa mort, il m'a encore surpris par la jeunesse de son esprit.

Bernard Besret

Morceau choisi...parole de choix.

Attaché à faire valoir le travail des femmes et des hommes depuis de longues années dans notre bulletin, Guy n'a guère eu l'occasion de laisser aller sa libre parole. Et dans ces cas-là on oublie toujours de noter la parole qui jaillissait quand l'oeil étincelait. La parole de Guy demeure comme ces fenêtres qu'on ouvre quand on commence un peu à étouffer.

Une question qui me hante depuis ce survol de l'histoire moderne : des choses bougent dans l'Eglise sous la poussée des changements survenus en dehors d'elle, dans la société. L'Eglise est à la traîne, quand elle devrait être le levain de l'humanité.*

« N'éteignez pas l'Esprit ! ». Qu'au moins les prophètes ne se laissent pas imposer silence, ni lier les mains.

(FHE n°25)

* Suite à une table ronde (nov 1985) où était présenté et débattu le livre de Claude Langlois. Le catholicisme au féminin. Cerf 1984.

Le Bulletin Femmes et Hommes en Eglise s'associe d'autant plus volontiers à cet appel qu'il a été élaboré, en partenariat avec les autres signataires, par des membres de FHE.

Temps Présent
Groupe « Ministères »
68 rue de Babylone 75007 PARIS

26 octobre 1994

A toute personne engagée
dans l'animation d'une communauté,
dans un Mouvement d'Eglise,
dans la rédaction ou la diffusion d'une publication...
et plus largement, à toute personne intéressée,

Cher Ami(e),

Veillez trouver ci-joint un « *appel aux catholiques* », à propos des ministères dans l'Eglise Romaine. Pourriez vous faire connaître ce texte autour de vous, par les moyens dont vous disposez : publications, réunions, rencontres à divers niveaux : local, régional, national ...?

Cet appel introduit à une réflexion menée au moyen d'un *questionnaire*, disponible dès maintenant à notre adresse. Vous pouvez aussi faire savoir que des journaux ou des revues ont accepté de le prendre en dépôt (par exemple *Témoignage Chrétien*) ou de le publier (la revue « *Jésus* »). L'exemplaire ci-joint vous permettra de le diffuser.

La *réflexion collective* que nous proposons utilise la méthode de travail qui a déjà permis de réaliser et publier trois documents :

- **La paix autrement**, - **Lutter autrement**, - **Désirer un enfant**.

Cette démarche fait apparaître les problèmes concrets dans les communautés, et les solutions proposées par les gens affrontés aux difficultés. A la lumière de l'Ecriture et de l'histoire des Eglises, les catholiques de la base réfléchissent eux aussi ; l'attention portée à leurs points de vue et à leurs actions devrait éclairer et favoriser certaines décisions concernant notre avenir de chrétiens.

Dans l'espoir d'un accueil favorable, nous vous remercions à l'avance pour l'attention portée à ce projet.

Veillez croire à nos sentiments les meilleurs.

Le Comité de Rédaction

Claude Bernard, Jacques Chatagner, Alice Gombault, Anne-Marie Guian, Patrick Jacquemont, Serge Lafitte, Simone Peccaud.

LES MINISTÈRES DANS L'EGLISE CATHOLIQUE

Appel a une réflexion et une action urgentes

Nécessité d'un débat

L'Eglise catholique connaît aujourd'hui dans notre pays une situation de plus en plus préoccupante. Le nombre de prêtres ne cesse de diminuer et leur moyenne d'âge de s'élever ; ceux qui demeurent sont surmenés ; il en va de même pour beaucoup de laïcs engagés. Les besoins d'un nombre croissant de communautés chrétiennes ne sont pas honorés. La mission d'évangélisation revêt une particulière urgence. Les solutions d'avenir sont à élaborer non seulement par les responsables hiérarchiques de l'Eglise, mais aussi par tous les fidèles intéressés, hommes et femmes. Y aura-t-il enfin un large débat dans notre Eglise sur l'ensemble de ces questions ?

Le contexte nouveau de la société moderne

La diminution du nombre de prêtres n'est pas à mettre au compte d'une manque de générosité et de piété. Il est le symptôme des profonds changements que connaît la société : celle-ci est sécularisée, laïcisée, pluraliste et en grande partie urbanisée ; la vie est longue, complexe et mobile ; les femmes y ont pris une place nouvelle ; les engagements y sont multiples et intenses, souvent partiels, ponctuels et provisoires. Les appels de l'enfance n'orientent plus nécessairement toute une vie. La formation acquise dans la jeunesse ne suffit plus à faire face aux nouvelles données sociales, scientifiques ou techniques. Le fonctionnement trop centralisé et hiérarchique de l'Eglise est loin de correspondre aux valeurs actuelles, entre autres aux exigences de justice, d'égalité réelle, de co-responsabilité à tous les niveaux.

L'émergence de nouvelles vocations

Ce nouveau contexte n'enlève rien à la signification d'une vie donnée, dans le cadre de la vie religieuse ou bien en vue d'une mission pastorale. Mais, dans ce dernier cas, la vie « consacrée » n'est pas l'unique ni le premier critère à considérer.

L'important est de trouver et d'appeler des personnes compétentes qui animeront les communautés et susciteront leur élan missionnaire. Ces chrétiens et plus encore ces chrétiennes, suscités par l'Esprit, sont déjà à l'oeuvre dans des services d'Eglise, et certain(e)s manifestent des aptitudes pour les tâches réservées jusque là aux ministères ordonnés. Leur souci est de la faire dans un langage et sous des formes qui ne soient pas hermétiques à nos contemporains. Il en résulte que des ministres de fait (sinon parfois de droit) sont actifs dans divers secteurs. Cette double filière ministérielle crée des distorsions et des tensions, mais elle permet aussi de penser la question en terme de diversité de ministères et de sortir du modèle unique de monopole clérical et patriarcal.

Un ministère renouvelé

Dans cette perspective, il ne s'agit pas seulement ni même d'abord de « combler les vides » sans vouloir modifier les fonctionnements en place. Nous sommes probablement appelés à un renouvellement profond de la forme qu'a prise le ministère ordonné traditionnel depuis le concile de Trente. La vocation viendrait tout autant de l'appel des communautés et de l'évêque que de l'élan intime des volontaires. Le ministère, don de l'Esprit, retrouverait la souplesse qu'il avait dans les premières communautés et ne pourrait rester limité par des conditions de sexe ou d'état de vie.

Ce renouvellement permettrait un travail œcuménique en profondeur avec les chrétiens d'autres confessions ; la question des ministères ne peut plus être traitée sans tenir compte des autres Eglises.

Par ailleurs, dans l'Eglise catholique, il ne s'agit pas d'un débat seulement interne et d'importance secondaire. Il est primordial que les structures de l'Eglise soient une expression vivante du message évangélique proclamé. Sommes-nous vraiment crédibles en maintenant dans l'organisation ecclésiale certaines distinctions perçues comme des discriminations que nous condamnons nous-mêmes au sein de la société ?

Objectif de cet appel

Ce n'est pas « une simple réflexion de plus » ! Voici les objectifs et les démarches concrètes que nous proposons :

- 1 - Susciter des échanges entre les catholiques à tous les niveaux, afin qu'ils deviennent davantage conscients de leur responsabilité personnelle face au devenir de leurs communautés.
- 2 - Regrouper les informations sur les motions votées dans les synodes diocésains au sujet des ministères, et sur la suite qui leur a été donnée.
- 3 - Mieux connaître et communiquer les expériences pastorales réalisées dans les diocèses : permanents laïcs, intervenants dans la liturgie, la catéchèse, la préparation aux sacrements, les Assemblées Dominicales Animées par des Laïcs ; les diacres...
- 4 - Recueillir les point de vue de celles et ceux qui oeuvrent sur le terrain, les solutions qu'ils proposent pour assurer les tâches prioritaires et gérer au mieux les ressources humaines de l'Eglise dans le respect des incitations de l'Esprit.
- 5 - Envisager, pour les différents ministères, les conditions de leur reconnaissance et de leur pleine efficacité pastorale.

Un questionnaire

Ce travail d'enquête et de réflexion sera effectué au moyen d'un questionnaire détaillé, à demander à « *Temps Présent, Groupe Ministères, 68, rue de Babylone, 75007 PARIS* » (avec une enveloppe timbrée pour la réponse). On pourra aussi se le procurer auprès des communautés catholiques, ou bien par l'intermédiaire des journaux et revues qui accepteront d'en avoir un dépôt ou de le publier.

Dans un an (octobre 1995) les réponses collectées — et dépouillées par « *Temps Présent* » — serviront de base pour la publication d'un premier document proposé à un large débat. Cette démarche aura le poids que nous lui donnerons par le nombre et la qualité de nos interventions.

27 septembre 1994

SIGNATAIRES DE "L'APPEL AUX CATHOLIQUES"

Agnès AUSCHITZKA
 Marie BECKER
 Yvonne BELAUNDE
 Claude BERNARD
 Henri BOURGEOIS
 Philippe BROSSEL
 Lucienne BUTON
 Joëlle CHABERT
 Isabelle CHAREIRE
 Jacques CHATAGNER
 Monique CHOMEL
 Lucie DAVY (M.R.J.C.)
 Jean DELUMEAU
 Xavier DENECKER
 Henri DENIS
 Pierre DENTIN
 André DRUBAY
 Georges DUPERRAY
 Christian DUQUOC
 Jean-Claude ESLIN
 Alexandre FAIVRE
 Joseph GELINEAU
 Alice GOMBAULT
 Anne-Marie GUIAN
 Gaston GUILLIAUME
 Monique HEBRARD
 Bernard HOURDIN
 Patrick JACQUEMONT
 Marie-Thérèse KERLIDOU
 Serge LAFITTE
 Madeleine LAURENT
 Jean LEGASTELOIS
 Michel LEGRAIN
 Madeleine LE SAUX
 Georges LEVESQUE
 Pierre de LOCHT
 Paul MAGNAN
 Gabriel MARC
 Maryse MARTY
 Jean-Pierre NAVE
 Mireille NICAULT
 Simone PECCAUD
 Danielle PENUEL-MONNERON
 Pierre PIERRARD
 Michel PINCHON
 Jean-Marie PLOUX
 Bernard QUELQUEJEU
 Françoise RAMOND (A.C.G.F.)
 Louis-Michel RENIER
 Jean RIGAL
 Henri ROBIN (Forum des Communautés Chrétiennes)
 Thérèse ROYER
 René SIMON
 Donna SINGLES
 René TARDY
 Hubert TOURNES
 André et Suzanne TUNC
 Edmond VANDERMEERSCH
 Marie-Thérèse VAN LUNEN CHENU

Et toujours des réactions à la Lettre apostolique sur "l'ordination sacerdotale exclusivement réservée aux hommes".

Suisse

A la Conférence des évêques de Suisse

Nous sommes des femmes qui depuis de longues années, cheminons ensemble, qui vivons l'oecuménisme au quotidien. Nous nous sommes retrouvées le 8 juin 1994, une vingtaine de femmes chrétiennes de Genève, membres d'Eglises et mouvements divers et nous avons décidé de partager avec vous notre souffrance et notre révolte à la lecture de la lettre apostolique sur le sacerdoce des femmes.

Souffrance...car une fois de plus la hiérarchie de l'Eglise catholique romaine n'écoute pas ou du moins n'entend pas ce que les femmes demandent, demande du reste partagée par de très nombreux hommes. Souffrance aussi de voir que notre patiente recherche d'unité, de "reconnaissance" est balayé d'un trait de plume...définitif.

Révolte...car nous sommes témoins que depuis de longues années, les femmes catholiques romaines demandent l'ouverture d'un dialogue dans lequel chacun, chacune puisse exprimer sa compréhension des textes bibliques, sa perception de la tradition sur cette question. Avec elles, nous vous

demandons ce dialogue, car nous sommes persuadées que l'Esprit-Saint parle à tous, aussi bien aux hommes et femmes, qu'aux clercs et aux laïcs et que les femmes ont quelque chose de spécifique à apporter pour que l'évangélisation continue, pour que la voix des chrétiens soit crédible.

Comment parler de dignité, de respect, du refus de l'exclusion au dehors quand, de l'intérieur vient un refus "définitif", une parole d'exclusion, alors que celles et ceux qui sont aussi Eglise et qui demandent fermement, mais sans agressivité, que le sacerdoce soit ouvert aux femmes catholiques romaines n'ont jamais été réellement entendus !

C'est pourquoi nous vous demandons de bien vouloir vous faire l'écho à Rome de notre cri de protestation et de souffrance. Nous sommes fermement convaincues que l'avenir du monde - que nous souhaitons monde de paix et de justice en accord avec la promesse du Royaume de Dieu annoncé par l'Evangile de Jésus-Christ - dépend aussi de cette écoute respec-

tueuse de la parole des femmes de foi.

Nous osons croire que vous transmettrez notre demande au Pape Jean-

Paul II et nous vous en remercions par avance. Nous demeurons,

vos soeurs en Christ

Femmes chrétiennes de Genève c/o
Hélène Mokry, 1 passage du 1 août, CH
1212 Grand-Lancy

Pays-Bas

Reconnaisants ?

Le pape a exclu définitivement les femmes du sacerdoce. Aucun argument théologique ou exégétique n'est avancé, seulement un argument d'ordre historico-culturel basé sur l'exemple du Christ, au temps duquel il était impossible - certainement chez les Juifs - de donner une fonction de direction à une femme. L'affirmation selon laquelle désormais tous les fidèles doivent accepter cette décision dénote la prétention d'un pouvoir ; tant qu'il ne s'agit pas d'une affirmation dogmatique, donc liant les fidèles, le droit reste entier de la questionner. En outre cette affirmation est de celles qui sousentendent que c'est la seule Eglise catholique romaine qui possède la vérité en la matière. C'est ce que je veux mettre en doute.

Lorsque le Cardinal Simonis écrit que de nombreux fidèles sont reconnaissants au pape de cette affirmation, la question se pose : quels fidèles ? Ceux du *mouvement du 8 Mai* et du *groupe de Marienburg*, certainement pas. Alors, la masse anonyme qu'une telle question n'intéresse pas du tout ? Mais qui alors ? Ceux qui ont renoncé définitivement à tout jugement critique ? La déclaration du Cardinal est plutôt le fait de quelqu'un qui prend ses désirs pour des réalités.

Otto ter Reegen, sss
juge ecclésiastique émérite des diocèses
d'Utrecht et de Rotterdam
Journal Trouw, Amsterdam, 7/6/94

AVEZ VOUS LU ?

Revue ŒCUMENISME, no 115, sept.94,
Femmes de foi dans les religions du monde.

2065 rue Sherbrooke Ouest, Montréal,
QC H3H 1G6

ou l'Unité des Chrétiens, 80 rue de
l'Abbé Carton, 75014 Paris.

Ces 38 pages cherchent à "transmettre quelque chose de l'urgence et de la vitalité des expériences..." (pour la plupart au Canada). *Proclamer l'Alliance* dit l'expérience d'une jeune femme chantre officielle d'une synagogue ; deux religieuses catholiques sont *Guides spirituels* et chefs d'une organisation autochtone dont elles portent la parure à plumes d'aigles et fument la pipe sacrée. Une autre s'engage comme féministe pour la *Communauté de femmes disciples*. On lira encore avec curiosité et profit comment des femmes juives, bouddhistes, hindoues, baha'ie et zoroastrienne réinterprètent les traditions d'égalité et d'autorité des femmes dans leurs Ecritures primitives.



Françoise RAMOND, *De chair et d'esprit, spiritualité au féminin*, 90 pp, 65 FF

Michel FROMONT, *Femmes de la Bible, le dynamisme de la foi*, 80pp, 35 FF

1994, ACGF, 98 rue de l'Université,
75007 Paris.

Ces deux petits fascicules sont nettement plus classiques. Le premier, fruit du travail d'une commission "Femmes et Foi" se présente comme un "essai

sur la spiritualité féminine, une réflexion sur la manière qu'ont les femmes d'aujourd'hui de dire leur foi, de la vivre au quotidien.." Il est précieux de voir comment elles insistent sur la foi comme relation, sur la réconciliation, la compassion, le don de la vie et, plus encore, sur l'unité entre la matière et l'esprit. Parcequ'elles considèrent l'Eglise comme une famille, elles lui reprochent (mais comme en passant et sans analyse....)"ses oeillères sur les questions des femmes". En ajoutant seulement la question : "Le corps ecclésial refuserait-il le corps féminin?"

Le second présente des pages assez rapides mais qui seront nouvelles pour beaucoup, sur des épisodes et des figures féminines de la Bible.

M.T. L.C.



Courrier International Octobre 1994
Hors série n° 10

Les femmes font bouger le monde

Cette émergence des femmes se produit au moment où, partout, l'on attend de nouvelles façons de faire, de nouveaux critères d'action, une rénovation de la pensée. Tout naturellement, elles sont invitées à s'y prendre autrement. C'est de cet « autrement » dont témoigne aussi ce numéro. Cet « autrement » n'est ni plus ni moins que l'espoir d'un renouveau.

C.I.

Le Centre de recherche et de documentation "Femmes et Christianisme" vous propose, outre ses services ordinaires :

des **conférences** : après Katharine Rumens "Une femme prêtre de l'Eglise anglicane témoigne" et Michel Kubler "La vie religieuse après le Synode des Evêques" :

- le lundi 20 mars 1995 à 18h 30, salle Buret, 25, rue du Plat Lyon 2°
- **La condition masculine dans l'Eglise** avec Madeleine Comte, Alice Gombault et Michel Duchier (animation Henri Bourgeois).

- des **ateliers** : après "Et si on ordonnait des femmes ?" avec Henri Denis et Donna Singles,

- le samedi 6 mai 1995 de 9h à 12h 30 avec Suzanne Valentin et Denis Delobre,

Que devient la relation homme-femme dans la vie religieuse ?

- le **groupe de travail** Marie Balmory, animé par Françoise Blaise-Kopp, après "Le sujet et son histoire" à partir de *L'homme aux statues*,

- le samedi 4 février 1995 de 9h à 12h 30 : Quelle relation de couple entre Adam et Eve ? à partir de *Le sacrifice interdit* et *La divine origine*.

- le samedi 1 avril 1995 de 9h à 12h 30 : Paternité-Maternité, trois fils conçus différemment (mêmes livres que le 4 février)

Si vous cherchez des livres ou des articles pour
une **recherche théologique** sérieuse

de "A" comme "Anthropologie"
à "V" comme "violence"

les **BIBLIOGRAPHIES ANNUELLES** en langue française

L'Eglise et les femmes

établies par le Centre Femmes et Christianisme rassemblent
beaucoup d'informations importantes

Fascicule 1991 - 30 pages 30 F.
Fascicule 1992 - 30 pages 35 F.
Fascicule 1993 - disponible en juin 40 F.

que l'on peut se procurer au

Centre Femmes et Christianisme
25, rue du Plat 69288 LYON CEDEX 02

On peut également se procurer
les Bibliographies **analytiques** "*L'Eglise et les Femmes*"
des années précédentes :

- . chaque année en fascicule séparé : 35 F.
- . ou regroupés : Volume I - 1975 - 1985 - 115 p. 110 F.
Volume II - 1986 - 1990 - 110 p. 140 F.

On peut évidemment consulter
ces Bibliographies au Centre Femmes & Christianisme
lors des permanences : mardi et jeudi de 13h30 à 19h
et les autres jours sur rendez-vous.

Prix orange

à Mgr Armand le Bourgeois, pour son article **Y a-t-il un seul péché impardonnable ?** ainsi qu'à Mgr Henri Derouet et Monique Hébrard pour leur contribution dans le même numéro de La Croix L'Événement du 22 octobre 1994, suite à la lettre du cardinal Ratzinger, sur l'accès à la communion eucharistique des divorcés remariés.

Aux trois évêques de la province du Rhin supérieur Mgr Karl Lehmann (Mayence), Oscar Saier (Fribourg en B.) et Mgr Walter Kasper (Stuttgart) qui persistent et signent en faveur de la « flexibilité pastorale ».

Prix orange

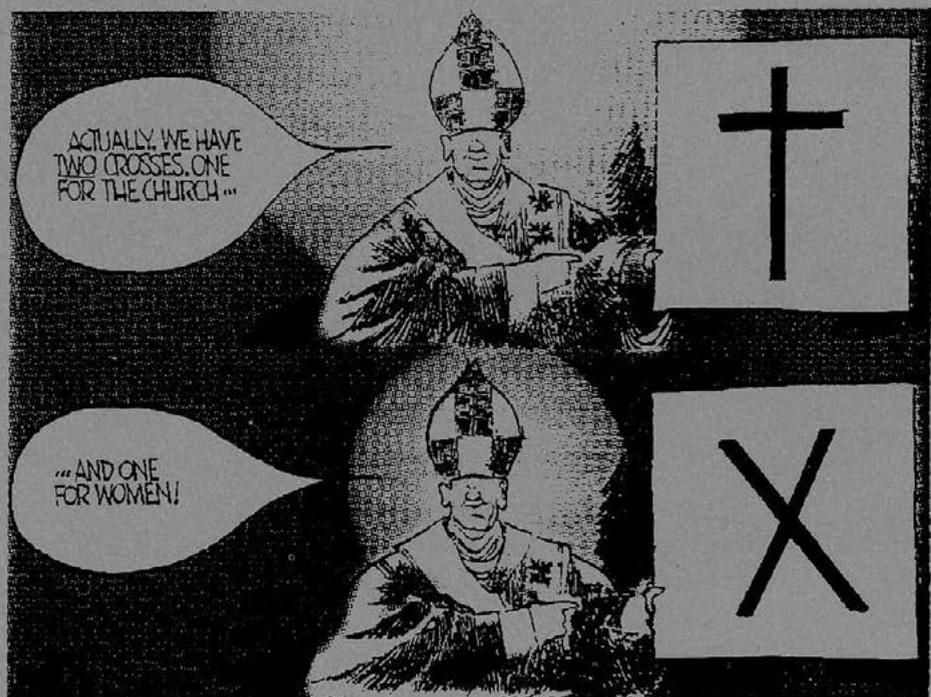
à un cardinal, le frère Yves Congar qui témoigna en mars 1982 disant notamment :

« N' a-t-on pas opéré souvent avec une idée prétrinitaire de Dieu ? Cela ouvrirait la porte à un modèle paternel, qui était fatalement à coloration autoritaire, patriarcale et paternaliste. Voire masculin. »

« L'Eglise est Peuple de Dieu en étant Corps du Christ, elle est Corps du Christ en étant Temple du Saint-Esprit ! La vie chrétienne, dans le domaine de laquelle il n'y a pas de différence entre les fidèles, est assumée dans la conception même de l'Eglise et dans la pratique ecclésiale. Reste à appliquer cela. » (Femmes et Hommes dans l'Eglise n°8, p 22)



Prix citron à qui l'honore sans lui donner pouvoir de décision lors d'un prochain conclave.



Editors Press Service

“En fait, nous avons deux croix. Une pour l’église... et l’autre pour les femmes !”

Dessin de Don Wright paru dans
le *Palm Beach Post* - ÉTATS-UNIS